

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 58 (1920)  
**Heft:** 34

**Artikel:** Pour la forme  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-215769>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 30.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1862, par L. Monnet et H. Renou



Rédaction et Administration :  
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne  
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS

Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—  
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, un an Fr. 8.70

ANNONCES : Canton, 20 cent.  
Suisse et Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.  
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au Conteur Vaudois,  
jusqu'au 31 décembre 1920 pour

fr. 2.50

en s'adressant à l'administration, Pré-  
du-Marché 9, Lausanne.

**Sommaire** du Numéro du 21 août 1920. — Armoiries  
communales. — Lo Vilhio Dêvesa : Le  
grand chagrin d'un Savoyard (Emile D.). — Curieuse  
coutume. — Suite de valse (J. M.). — Les champi-  
gnons. — Stérile attente, suite (R. Molles). — Qui  
veut un amoureux. — Echos valaisans. — FEUILLETON :  
En rupture de ban (Ad. Villemard).

## ARMOIRIES COMMUNALES



**Chenaux.** — Quoique Chenaux  
ne soit qu'un hameau faisant partie  
de la commune de Cully, nous  
donnons ses armoiries, d'après un  
sceau du XVIII<sup>e</sup> siècle : une colombe  
blanche, tenant un rameau vert  
d'olivier dans son bec, sur un fond  
bleu. On sait que Chenaux produit un excellent vin  
de Lavaux, ce qui a donné l'idée à des bons vi-  
vants de voir dans ces armes, qui sur le sceau sus-  
dit sont surmontées d'un cimier représentant un  
bonhomme portant une coupe, une double analogie  
entre ce dernier et le patriarche Noé, amateur  
de bons crus, et entre la colombe de l'arche et celle  
qui figure dans les armes qui nous occupent ! Se  
non à vero....

\* \* \*



**Chevroux.** — Les armes de ce  
village du Cercle de Grandcour  
sont parlantes. On peut les voir sur  
une pierre sculptée du XVIII<sup>e</sup> siècle,  
encastrée dans le mur de l'église. Elles représentent une chèvre  
noire, dressée sur ses pieds de der-  
rière se détachant sur un fond blanc.

\* \* \*



**Cossonay** est divisée verticale-  
ment en deux : bleu et blanc. Cet  
écu se voit sur un sceau en argent  
donné à la ville de Cossonay en  
1697 par Fs Charrière, officier aux  
services de France et d'Angle-  
terre.

**Epitaphe.** — Dans un de nos cimetières, on lit l'é-  
pitaphe suivante :

J'étais bien,  
Je voulais être mieux ;  
Je pris médecine  
Et me voici !

**Pour la forme.** — Un étranger qui se rendait à  
Echallens par le train, à la vue de l'Asile de Cery  
demande à un voisin ce qu'est ce bâtiment.

— Ça, mossieu, eh ! bien c'est la maison des fous.  
— Vraiment ! Mais c'est bien grand pour un petit  
pays. Il y a donc bien des fous ici ?  
— Oh ! voilà ; vous comprenez on y en met quel-  
ques-uns pour faire croire que les autres ne le sont  
pas.



## LE GRAND CHAGRIN D'UN SAVOYARD

**D**EIN son dzouveno tein, lo grand Fanfoué  
vegnâ ti lè z'ans dâ son velâzdo sa-  
voyard po fère lè vegnè pè la Couâta. L'irè  
bon travaillèu, mâ l'avâi lè tieu rudo chè, rein ne  
lâi fasâi pedî que l'ardzein que faillâi saillî dau  
porta-mouniâ.

Quand se fut mariâ, ie dit, on dzo, à sa fenna :

— Attiuta, Madeline, no fô dâi caïon, et n'è n'è  
jamé vu atant qu'à Mordze. L'è demicro, la fère  
dau saillî-frou et; ei dzo l'eïn a oncora bin me que  
dè coutouma : dâi gro, dâi petit, dâi bliian, dâi  
fouma, dzouhiamè dâi rodzo, dâi mo poétus, dâi  
refregnu, dâi elliâu à grochè quuvè, te pori choisi  
à ton plliési. Se te vaou n'audri lè; mâ po ne pas  
fère dâi frè, no preindri onna liquietta. On lâi bé-  
léra la tièsse auo mâite, et poui ne minéri oncora  
lè z'eïnfant avoué no. Deïns on sara ti ein famille,  
po allâ et po reveni.

— Su bin d'accò, se repond la Madeline, câ s'arè  
curiausa dè passa on iadzo la granta gohlîe, et dè  
vère elliâu Vaudois; on dit que sant tant galés  
d'eïnveron onna botolhie !

Deïn ci teïn, dan, avant la granta fresenaïe, n'é-  
tâi pas question d'espion et dè bochévîks; n'avâi  
pas fauta dè passepo et dè sè fère potraï<sup>1</sup> po passâ  
dè France ein Suisse, assein noutrè cò furant-te  
vito décidâ. L'arrevant dan à Mordze, io fant martzi  
po dou galé bétion. Pu, s'eïn vont vaire la vela, at-  
zelâ dau bescoumo po lè z'eïnfant et, fenalamente  
s'eïn durant aô café, tzi l'ami Césâ, io la Madeline  
pu s'assurâ que lâi avâi ique dâi Vaudois autentico.

Mâ tandu to cî trafi, lo teïn s'étâi gatâ, sebin que  
noutrè dzeïn n'urât que quoite dè tzerdzi laou bé-  
tion su la liquietta et dè vito felâ. L'étâi lo momet :  
a péna aô mâite daou lè, la vaudare étâi se forta,  
que le pouro Fanfoué n'eïn étâi pequa maîtrè. Lè  
bétion cicliavant, lè z'eïnfant pllioravant et la  
fenna appelâvè aô séco. Tot dau coup, cra ! la  
barquietta viré fond su fond ! L'homme, que savâi  
nadzi, put atterri, mâ lo lè avâi gardâ tot lo resto.  
Lè ceïn qu'étâi tristo ! Eh bin, quand lâi dzeïn ant  
su l'affère et que lâi bouné z'amè sè lameintâvant  
su lo sô dè la fenna et dâi z'eïnfant, lo grand Fan-  
foué laou desâi oncora (l'étâi tant grepin) !

— N'è rein cè : les fennè, on n'âi retrâuvé, l'eïn  
n'a tant qu'on vâou : lè z'eïnfant, ie sè adî lè fère;  
mâ l'è lè caïon que regretto, mè faudra ein zâretâ,  
mâ, mè bourlâi que retorno à Mordze !

Emile D.

## CURIEUSE COUTUME

**N**OUS recevons de Langnau la lettre que  
voici :

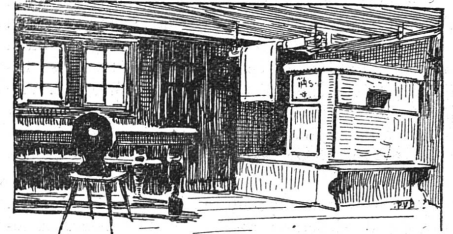
« Il existe dans quelques hameaux rec-  
culés de l'Emmenthal une singulière coutume :

» Lorsqu'une personne décède, on la lave so-  
igneusement avec un grand linge blanc. Une fois

<sup>1</sup> Photographier.

cette opération terminée, on plie le linge en deux  
et on en entoure le tronc d'un pommier de pommes  
douces. On laisse le linge se pourrir sur l'arbre  
même, et l'on dit que lorsque sa décomposition est  
complète il en est de même du cadavre mis en  
terre. Peut-être est-ce exact, mais cette coutume ne  
m'en paraît pas moins peu poétique !

» On me dit qu'elle existe aussi dans la contrée  
de Morat. Mais personne ne peut m'en expliquer  
l'origine. *Un lecteur.*



## SUITE DE VALSES

**É**TAIT une histoire lamentable, un de ces  
sombres drames qu'a créés le cinéma,  
qui ne connaît pas l'impossible et dont  
rien n'entrave, dans sa réalisation, la fantaisie,  
trop souvent macabre.

Pendant que sur l'écran, devant la foule des  
spectateurs attentifs et anxieux, se succédaient les  
scènes les plus terrifiantes, un petit orchestre, com-  
plice indispensable du film, jouait inconsciemment  
une suite de valse. On ne l'écouait guère, le petit  
orchestre, on l'entendait seulement. Mais s'il n'eût  
pas été là, il aurait manqué quelque chose au spec-  
tacle.

C'était une histoire lamentable. Elle se passait  
en Amérique.

Il y avait une fois un bon vieux médecin, appa-  
remment retiré des affaires. Son aimable visage  
était gracieusement encadré de longs cheveux gri-  
sonnants et bouclés. Le bon esculape avait une fille  
adorable, qui faisait toute la joie de son père. Elle  
venait de quitter le pensionnat et, déjà, n'attendait  
plus, dans sa candeur naïve, comme on dit, que le  
prince Charmant qui, à deux genoux et les yeux  
suppliants, solliciterait la faveur insigne d'unir son  
sort au sien.

Il ne tarda pas, le prince Charmant. A peine la  
jeune fille était-elle rentrée au bercail, que les sou-  
pirs d'un prétendant s'exhalaient sous les fenêtres  
de la belle. C'était un ami d'enfance; ils avaient  
joué ensemble et gardé l'un pour l'autre une bonne  
affection. Mais tandis que chez l'ami cette affec-  
tion d'enfance avait, aux doux effluves de l'ado-  
lescence, mué en une ardente passion, chez l'amie,  
elle était restée ce qu'elle était au début : une sim-  
ple et bonne amitié. Cela pouvait peut-être suffire  
à faire le bonheur d'un foyer : On ne le croit pas  
à vingt ans; on veut plus; on est exigeant.

Donc, l'ami d'enfance fut cruellement éconduit.  
Du reste, il eut bien vite un concurrent sérieux, un  
beau gentleman, dont l'immense fortune autorisait  
tous les rêves fous qui éclosent dans le cerveau  
d'une jeune fille en désir de mariage. Il l'emporta.  
Et l'ami d'enfance, abandonné, dédaigné, n'eut plus  
qu'à aller promener, dans les sentiers déserts des  
grands parcs, son dépit et ses larmes, aux accords